



Les troupes
neuchâtelaises
de 1914

Denis Borel

dans les peintures
murales du Château
de Colombier

Les troupes neuchâteloises mobilisées
en 1914 méritent, pu'en 1984, un les sorte
de l'oubli et leur contace quelques instants
de reconnaissance.

C'est le but de cette brochure, que
Jules Ravel se fait un plaisir de remettre,
avec des messages et vœux bien cordiaux, à des
amis, connaissances, camarades de service et
membres de sa famille.

Neuchâtel, décembre 1984

Les personnes qui pourraient détenir d'autres
atmosphères, à l'intention de leur entourage,
n'ont pu s'en informer le rédacteur. Elles vaudront
toutefois bien j'indie fr 4/piece entimbes-poste à leur lettre.

**Les troupes neuchâteloises de 1914
dans les peintures murales du Château de Colombier**

(Propos d'un vieux soldat)

<u>Table des matières</u>	Page no.
1. Nature et objet de ces propos	1
2. Le divisionnaire et l'artiste	2
3. Aperçu des peintures murales	5
<hr/>	
4. A propos du "Serment"	10
5. A propos de la "Cavalerie"	13
6. A propos de la "Montée à la frontière"	14
7. A propos de l'"Installation défensive"	17
<hr/>	
8. Les bustes placés dans la Salle des Chevaliers	19
9. Le modèle de casque proposé par L'Eplattenier	22

Illustrations

Les photos des peintures murales, des portraits et des bustes ont été réalisées par Monsieur Hubert Frydig, Colombier.

1. Nature et objet de ces propos

Le Château de Colombier (NE) est un monument historique de grande allure, que les autorités neuchâteloises ont restauré et embelli avec goût dans la première moitié de notre siècle. Il contient bien des richesses, dont un Musée militaire de qualité et une intéressante salle consacrée à l'industrie des indiennes, jadis florissante dans le Pays de Neuchâtel.

Il y a, en outre, des peintures murales dues à l'artiste neuchâtelois Charles L'Eplattenier. Celles du deuxième étage évoquent les moments héroïques de l'histoire guerrière des Confédérés; elles ont été exécutées sous l'impulsion de la Société des Amis du Château de Colombier, fondée en 1934. D'autres ornent les parois de la Salle des Chevaliers, au premier étage. Elles ont été exécutées de 1915 à 1919 et rappellent la mobilisation et l'engagement de notre armée en 1914. Dans le présent texte, il n'est question que de ces oeuvres-là. On n'entend pas en faire l'appréciation artistique ¹⁾; chacun s'accorde d'ailleurs à les trouver impressionnantes, chaudes et suggestives. Bien que vieilles de 65 ans, elles ne paraissent nullement démodées.

Le rédacteur de ce texte connaît ces peintures murales depuis son enfance passée à Colombier, où il est né en 1917, comme fils d'un instructeur que L'Eplattenier avait pris pour modèle d'officier à cheval. Quand il contemple ces scènes si expressives, mais évidemment brossées de façon symbolique, et qu'il voit ces visages de soldats résolus, cela évoque en lui tout ce qu'il croit savoir des troupes neuchâteloises de 1914, pour l'avoir entendu raconter à la maison ou lu naguère et relu récemment.

Il cède donc à la tentation d'en faire part. Il essaie ainsi de faire revivre, pour les visiteurs d'aujourd'hui, une page de l'histoire militaire neuchâteloise vieille de 70 ans à peine, mais vraisemblablement un peu oubliée. Parfois, il donnera sans vergogne un caractère anecdotique et familier à ses propos.

1) Maurice Jeanneret l'a faite en 1919 dans son opuscule "Les peintures de Colombier"/Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel QD 8453.

2. Le divisionnaire et l'artiste

Le divisionnaire Treytorrens de Loÿs et le peintre/sculpteur Charles L'Eplattenier étaient tous deux des personnalités affirmées, des forces de la nature, désireuses de faire de grandes choses. Treytorrens de Loÿs (1857 - 1917), Vaudois établi à Genève, avait été instructeur de cavalerie, donc homme d'action, amateur de panache et représentant d'un milieu où l'on avait le goût des belles choses. Il avait beaucoup d'ascendant sur sa 2. division, qu'il commandait depuis 1913, et travaillait avec acharnement, sans recherche de popularité, à en faire une grande unité solide. Il était davantage craint qu'aimé.

Le Chaux-de-Fonnier Charles L'Eplattenier (1874 - 1946) était déjà un peintre et un sculpteur de renom en 1914. Il avait été mobilisé comme artilleur de forteresse à la Garnison de St-Maurice, où Louis de Montmollin, futur chef d'état-major général, commençait sa carrière militaire. Plus tard, le divisionnaire de Loÿs, lors d'une relève à Arlesheim, en 1915 vraisemblablement, demanda à L'Eplattenier de faire son portrait. C'est ainsi que les deux hommes firent connaissance et s'apprécièrent mutuellement.



Portrait
de de Loÿs par L'Eplattenier

Auto-portrait de L'Eplattenier



Le divisionnaire chargea le peintre de concevoir et d'exécuter des peintures murales dans la Salle des Chevaliers du Château de Colombier. C'était l'époque où l'Etat de Neuchâtel faisait de gros efforts pour restaurer le vieux bâtiment principal, lequel avait cessé de servir de logement aux officiers (on leur avait construit le Pavillon des officiers en 1914) pour devenir leur mess, et, là, de Loys entendait que cela fût quelque chose de somptueux et confortable à la fois.

L'Eplattenier se mit à l'ouvrage en croquant la silhouette de très nombreux militaires et de troupes entières. Certains Neuchâtelois se sont reconnus dans les peintures, mais, en 1984, il n'est plus possible, même en s'adressant à des descendants, de mettre des noms sur plus d'une demi-douzaine de personnages; on les évoquera plus loin.

L'artiste était aidé dans ce travail préparatoire par le divisionnaire, qui lui fournissait des modèles bien profilés et représentatifs de la virilité de 1914, et suivait de près son activité. L'Eplattenier passa ensuite près de deux ans à Colombier, logeant en caserne, pour réaliser l'oeuvre qu'il a datée "1915 - 1919". Elle fut livrée aux regards du public neuchâtelois en mai 1919. L'exposition eut beaucoup de succès, puisqu'il fallut la prolonger par deux fois.

Le divisionnaire de Loÿs n'était hélas plus là pour voir réalisé son grand dessein: il était mort subitement d'une crise cardiaque à Dêlémont, son poste de commandement, le 4 septembre 1917.

Les travaux de restauration et d'aménagement intérieur du château prirent ensuite beaucoup de temps encore, si bien que le mess ne put être pleinement ouvert aux officiers qu'en mai 1926. Depuis lors, d'innombrables volées d'aspirants et d'officiers d'infanterie romands, d'élèves d'écoles centrales de toute la Suisse en ont bénéficié. Fort souvent aussi, des associations civiles choisissent le beau cadre de la Salle des Chevaliers pour leurs réunions, et des notables militaires ou civils y sont reçus par les Autorités cantonales ou fédérales.

L'Eplattenier est décédé en 1946, en pleine activité artistique, victime d'une chute dans les Côtes du Doubs.

En ce qui concerne le financement de l'entreprise, le rédacteur n'a trouvé que les indications suivantes, en page 25 de l'ouvrage que Maurice Jeanret a consacré à L'Eplattenier en 1933: "Le colonel divisionnaire de Loÿs se mit en quête; les officiers firent une part, le public l'autre, et sans trop de difficultés."

Il ressort de documents de la Société des Amis du Château de Colombier que les fonds récoltés servirent à constituer une Fondation de Loÿs.

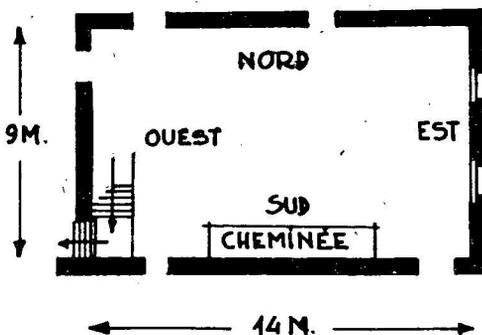
De nombreuses volées d'aspirants et d'officiers ont abandonné un jour de solde pour l'alimenter jusque vers 1939.

3. Aperçu des peintures de la Salle des Chevaliers

Schéma de la Salle

L'Eplattenier a su tirer parti au mieux des quatre parois de la Salle, dont toutes sont percées de portes ou de fenêtres; l'un des murs est en outre coupé par une cheminée monumentale et un autre par un escalier. Il a brossé quatre scènes symboliques de la détermination et de l'élan de l'armée suisse de 1914:

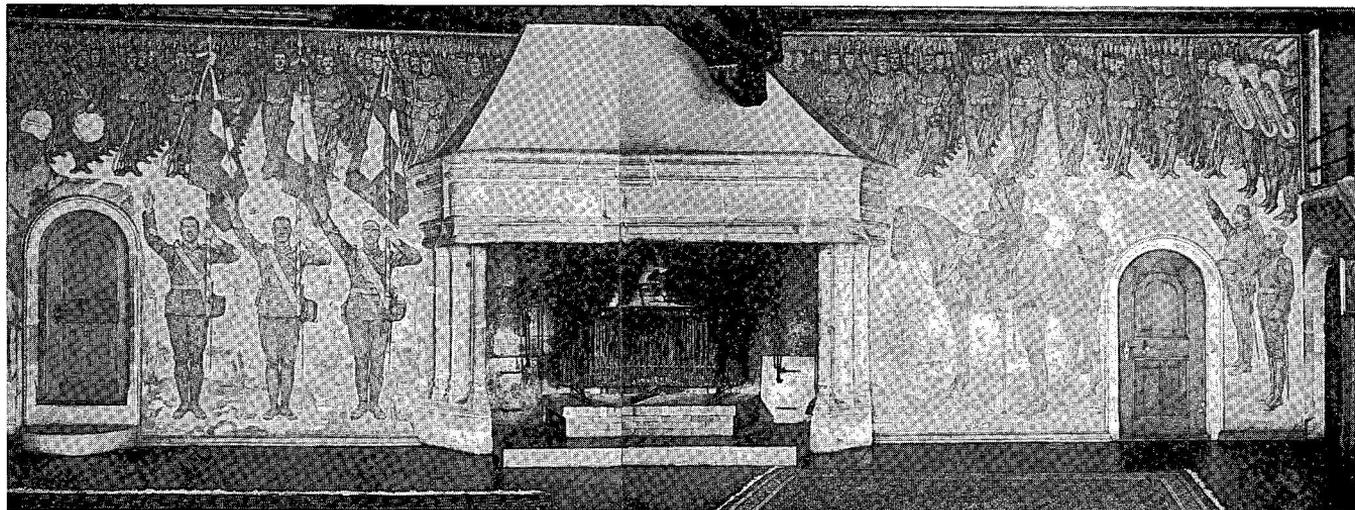
- Sud : Le "Serment" des troupes lors de la mobilisation
- Est : La chevauchée rapide de la "Cavalerie" vers l'Ajoie
- Nord : La "Montée à la frontière" du Jura du gros des troupes
- Ouest : L'"installation défensive" face à la Trouée de Belfort



Procédé adopté par l'artiste

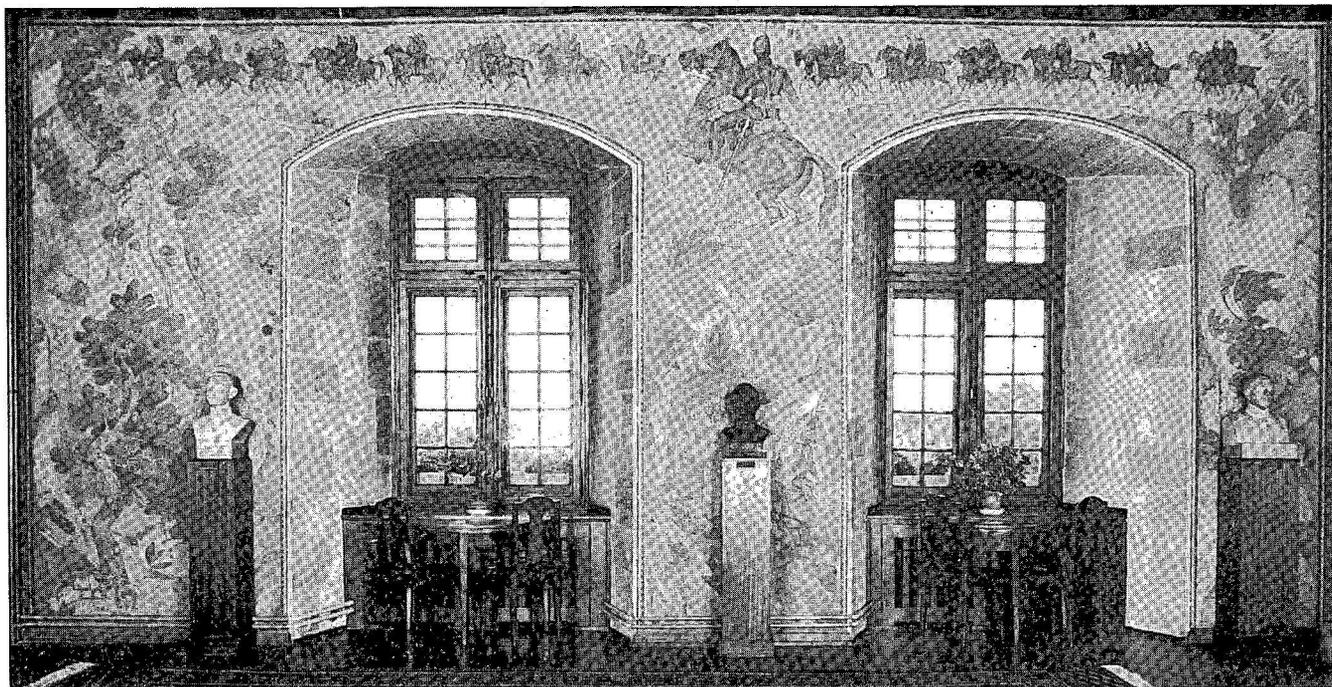
Il s'agit de peintures à l'huile avec une composante importante de térébenthine, ce qui a pour heureux effet d'éviter les reflets. Les peintures ont été exécutées sur une jute assez grossière, recouverte d'un enduit blanc. Les toiles ont ensuite été collées sur le mur; c'est le procédé dit du marouflage.

Il ne s'agit donc pas de fresques, ce terme devant être réservé au procédé ancestral consistant à utiliser des couleurs délayées à l'eau sur un enduit de mortier frais appliqué contre une paroi.

Le "Serment"

La "Cavalerie"

NB: . On aperçoit les trois bustes évoqués en pages 19-21



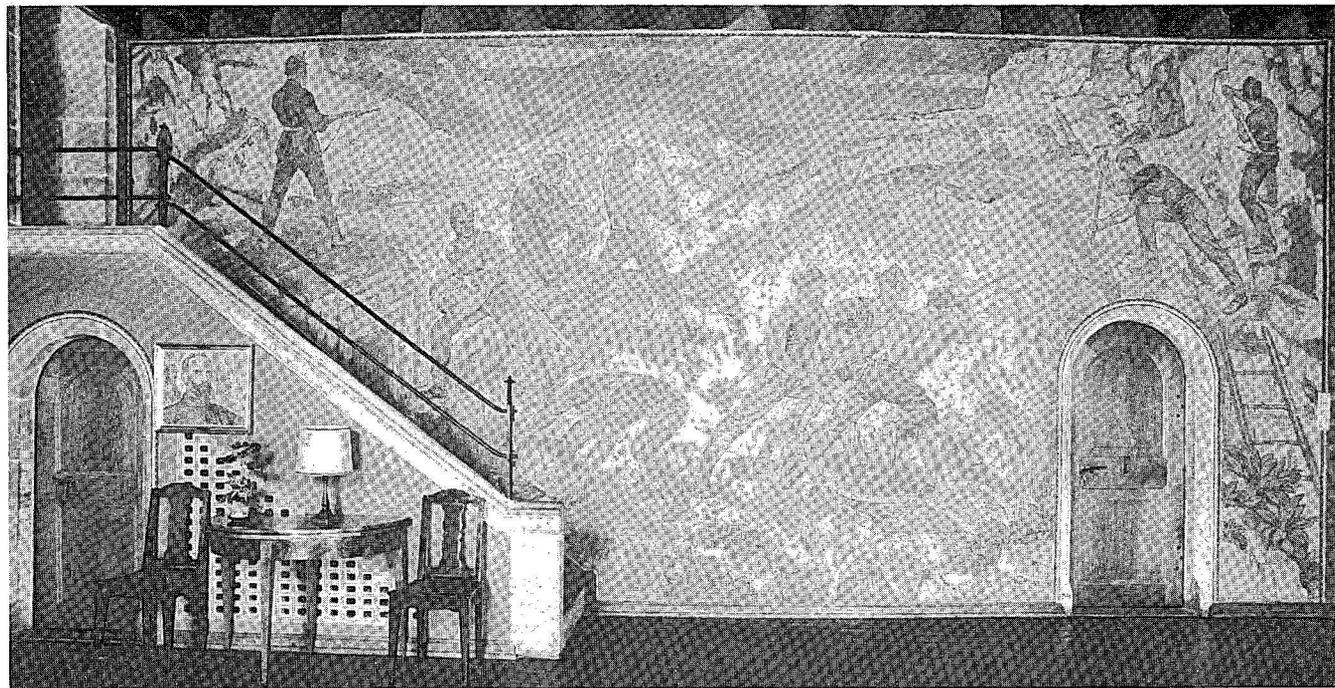


La "Montée à la frontière"



Photo du modèle Jules Borel

L'"Installation défensive"



4. A propos du "Serment"

La peinture représente le moment où, à l'appel de son commandant à cheval, un régiment s'apprête à dire "je le jure". Cela évoque l'assermentation du régiment d'infanterie 8 composé des bataillons de fusiliers neuchâtelois 18, 19 et 20, commandé en 1914 par le lieutenant-colonel Paul Bonhôte (le grade de colonel était alors et, cela jusqu'en 1937, celui des commandants de brigade, ce que Bonhôte deviendra). On ne sait qui le peintre a pris comme modèle pour représenter le régimentier à cheval. En revanche, l'officier portant la barbe placé au-delà du cheval est, selon son fils Hugues, le portrait de Bonhôte. Le grand personnage svelte portant des aiguillettes n'est pas un portrait de Claude DuPasquier, adjudant de régiment en charge en 1914 et qui deviendra divisionnaire. Le rédacteur pense avec le colonel Alain de Reynier (né en 1895 et devenu lieutenant en 1917), que L'Eplatténier a fait là le portrait de Charles Favarger, dont les bottes élégantes révèlent l'officier d'artillerie (il était adjudant du groupe 5).

On aperçoit une fanfare, les gros instruments de métal jaune se trouvant dans les premiers rangs. Ce n'est qu'après 1945 que l'on remit des instruments de métal blanc aux trompettes et que l'on prit l'habitude de placer les instruments les plus volumineux dans les derniers rangs. Les fanfares des bataillons furent réunies en ensembles régimentaires en 1962, car le temps était révolu où les bataillons se déplaçaient en ordre serré, entraînés par leur fanfare.

Parmi les trois adjudants sous-officiers porte-drapeau, L'Eplatténier a personnalisé celui du milieu: c'est le portrait de Max de Montmollin (1890 - 1981), du bataillon 19, industriel en Alsace, dont les deux fils ont servi à leur tour au régiment 8, comme officiers.

La masse uniforme des soldats, talons joints (ce qui est curieux), évoque l'ensemble des 12 compagnies de 200 hommes, tous armés du fusil long 11 (il n'y avait pas d'armes collectives) constituant le régiment neuchâtelois d'élite. On aperçoit quelques tambours: chaque compagnie en avait un; c'était encore le cas en 1939.

Dans la réalité, l'assermentation du régiment 8 s'est déroulée au Triangle des Allées le 5 août 1914 à 13 heures, en même temps que celles du groupe d'artillerie de campagne 5 et de l'escadron de guides 2, en présence d'une

foule nombreuse et entre deux ondées. Le Conseil d'Etat était là in corpore et Monsieur Edouard Droz, chef du département militaire, harangua les troupes.

La mobilisation générale ordonnée le 1er août prévoyait le 3 août comme premier jour de mobilisation (selon un système en vigueur à l'époque). Le régiment 8 était entré en service à Colombier le deuxième jour, soit le 4 août, avec d'autres troupes, dont les bataillons de landwehr 125 et 126 (assermentés le 5 août à 17 heures par le commandant de place) et quelques compagnies des bataillons fédéraux de carabiniers 2 (NE/BE) et de fusiliers 90 (NE/VD). C'est d'ailleurs probablement par délicatesse pour ces Neuchâtelois perdus dans des bataillons d'une autre brigade, même d'une autre division, que L'Eplattenier a dessiné, à l'un des trois drapeaux, la cravate rouge et blanche, propre aux bataillons composés d'unités de plusieurs cantons, et non pas rouge-blanc-vert comme pour les bataillons cantonaux neuchâtelois.

La mobilisation générale avait été précédée de la levée d'un ensemble de bataillons de landsturm (pour NE: Bat Lst 18, 19, 20) qui - les troupes frontalières n'existant pas - étaient chargés de se déployer le long des frontières pour couvrir la mobilisation des divisions. Certains landsturmiens gardaient aussi les ouvrages minés des ponts de chemin de fer de Couvet et de Boudry et d'autres ouvrages, telle la poudrière de Planeyse. C'est à ce dernier endroit qu'une sentinelle nerveuse tira sur le capitaine Jules Borel... et le manqua, quand, sur mandat du colonel Claude de Perrot,¹⁾ chef d'état-major de la division, il inspectait les divers postes placés aux ouvrages d'importance vitale.

Ulrich Wille, originaire de La Sagne et de Zürich (le nom de Vuille étant devenu Wille) venait d'être élu général; il passa quelques heures à Colombier pour inspecter les travaux de mobilisation et se faire présenter les soldats de La Sagne.

Le lieutenant-colonel Ernest Guyot, de Boudevilliers (50 ans en 1914), était commandant de ce qu'il était juste d'appeler la place de mobilisation, car toutes les troupes étaient massées autour du Château de Colombier et dans les Allées. En 1984, on dit encore "Place de mobilisation", mais cette "place" s'étend à tout le Canton ! Les mobilisés inaptes étaient dirigés sur les Cadolles où un "Lazaret de campagne" s'était installé dans les bâtiments tout neufs de l'hôpital non encore inauguré ni exploité.

1) Ancien lieutenant en Prusse, futur chef Front de notre armée

REMARQUES DIVERSES

1. Rappel de la défense des Tuileries

Si l'Eplattenier a pris un Montmollin comme modèle de porte-drapeau, c'était peut-être pour rappeler la mémoire de Georges de Montmollin, jeune enseigne, tué le 10 août 1792, alors qu'il portait le drapeau des Gardes suisses lors de la défense des Tuileries.

2. Insignes d'uniformes

Les visiteurs de la Salle des Chevaliers, qui s'intéressent aux insignes d'uniformes et de képis de 1914, peuvent aller consulter l'excellente collection se trouvant à l'étage au-dessus. Peut-être seront-ils d'ailleurs aussi surpris que le rédacteur de ne voir représentés, dans les peintures, que si peu de sergents et de caporaux, ces petits chefs si précieux.

3. Brassard fédéral

Si les militaires de 1914 ne portent pas le brassard fédéral institué en 1815 et qui figurait pourtant encore au matériel de corps à ce moment-là, c'est que le général Wille avait ordonné de ne plus l'arborer: le temps était bien révolu où ce brassard était le signe visible d'une armée fédérale composée de contingents cantonaux portant des uniformes disparates. Toutefois, le brassard serait encore porté de nos jours, en service actif, par les quelques milliers de cheminots, membres de la garde ferroviaire armée, assumant la protection des installations dans leur tenue professionnelle. Le brassard leur servirait de signe d'appartenance à nos forces armées au sens des conventions internationales.

5. A propos de la "Cavalerie"

Le destin normal de la cavalerie, c'était d'être lancée en avant de l'infanterie dans les secteurs critiques. L'Eplatténier a donc utilisé le peu de surface que lui laissaient les fenêtres de la façade pour nous suggérer cette cavalerie trottant vers la frontière menacée. Il est vrai que le Général engagea tout de suite autour de Porrentruy la moitié de la cavalerie d'armée, soit les 12 escadrons de dragons et les 2 escadrons de mitrailleurs des brigades de Cavalerie 2 et 4 et en fit une division de cavalerie improvisée. Les cavaliers neuchâtelais formaient, avec ceux du Jura, l'escadron de guides 2 (Capitaine Louis Goudet, de Genève), qui, associé à l'escadron 10, constituait le groupe de guides 2, cavalerie divisionnaire.

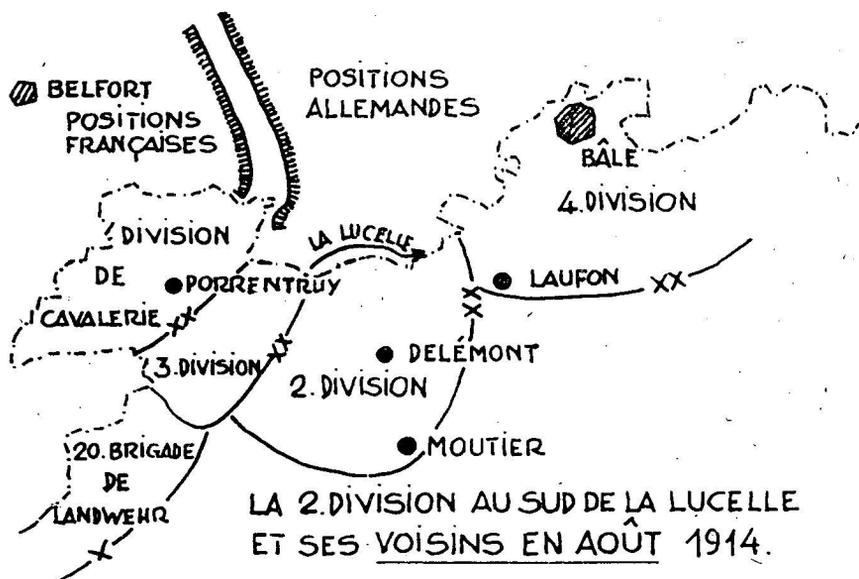
L'Eplatténier a été assez astucieux pour ne pas préciser si ses cavaliers étaient des dragons ou des guides: on ne peut voir si le plumet de leur képi est noir ou blanc ! On distingue cependant nettement le vert de la tunique propre aux cavaliers de l'époque. La troupe chevauche en colonne par trois comme il était alors de règle: quand on mettait pied à terre pour le combat, les deux cavaliers extérieurs vidaient la selle et confiaient leur monture à l'homme du centre. C'est entre les deux guerres que l'on accrut la proportion des combattants en fractionnant les escadrons en paquets de quatre hommes, dont un seul restait à couvert avec les chevaux.

On devine, suspendu à gauche de la selle, le sabre courbe déjà désuet en 1914 mais qui ne sera retiré qu'en 1944. En revanche, on ne distingue pas les mousquetons (modèle 11), car ceux-ci étaient placés dans une gaine de cuir, appelée "fonte", suspendue à droite de la selle. Pour protéger leurs tempes et joues des coups de sabre, les cavaliers avaient une jugulaire de képi en forme de chaînette; l'épaulette métallique était non seulement décorative, mais efficace contre les coups du tranchant du sabre.

6. A propos de la "Montée à la frontière"

L'Eplattenier a voulu montrer combien nombreuses étaient les colonnes de toutes armes qui se hâtaient, avec un élan impressionnant, vers la frontière. Où allaient-elles ? Grâce à la déclaration de neutralité de l'Italie, on pouvait négliger le front Sud et faire effort dans le Jura, de Bâle au Doubs. En effet, depuis 1871, l'Alsace était allemande et la frontière franco-allemande passait peu à l'Est de Belfort pour rejoindre la frontière suisse près de Bonfol. Les armées française et allemande se faisaient donc face au Nord de l'Ajoie, région peu accidentée, qui pouvait inciter l'un ou l'autre des belligérants à s'y engager pour manoeuvrer l'autre par le Sud ou pour se garder d'une manoeuvre adverse de ce genre. Une opération par le territoire suisse pouvait aussi être plus large et affecter la région de Delémont. Il fallait donc engager des troupes importantes dans cette partie du pays.

Il convient d'ailleurs de rappeler que, pendant le mois d'août 1914, les Français lancèrent deux offensives successives jusqu'à Mulhouse, donc en-bordure de notre frontière. Ensuite, les belligérants se firent à nouveau face à peu près le long de leur frontière commune, sans plus guère se combattre jusqu'à la fin du conflit.



Le mouvement des colonnes suisses utilisant tous les axes praticables exigeait une bonne planification de la part des états-majors. Ceux-ci sont personnifiés par le capitaine d'état-major général (bande rouge à la culotte) qui, à cheval, regarde vers l'arrière pour s'assurer que les colonnes se suivent sans à coup. L'Eplattenier a pris pour modèle Jules Borel¹⁾, devenu commandant du 1. corps d'armée à fin 1940. On aperçoit une pièce d'artillerie avec ses canonniers et son attelage de six chevaux encadrée de caissons à munitions, attelés de six chevaux aussi. Cela représente un des 12 canons de campagne de 7,5 du groupe d'artillerie de campagne 5 neuchâtelois (batteries 7,8 et 9). Ces pièces introduites vers 1906 ont servi jusqu'en 1946, moment où on les remplaça par les obusiers de 10,5 cm., lesquels vont à leur tour faire place à des pièces chenillées, après 40 ans de service aussi. Deux pièces de 7,5 sont restées à l'arsenal de Colombier d'où on les sort le 1er mars de chaque année pour tirer les salves en l'honneur de notre République.

On signalera que, pendant une courte période, en mars 1941, la batterie 7 revêtit à nouveau les tenues de 1914 pour figurer dans les scènes extérieures du film suisse "Gilberte de Courgenay", tournées près de Lignières. Si, dans la colonne d'artillerie, on aperçoit quelques sabres d'utilité douteuse, on ne voit en revanche aucun fusil. Ce n'est que très lentement que l'on perçut, entre les deux guerres, le risque pour l'artillerie d'être attaquée dans ses positions "derrière les lignes". On arma d'abord les téléphonistes, puis les canonniers et finalement les conducteurs, mais, en 1939, ces derniers n'avaient pas encore appris à s'en servir et le bataillon de fusilliers 18 dut fournir des lieutenants, dont le rédacteur, pour combler cette lacune.

Il y a dans la peinture que nous commentons deux petites anomalies que l'on passe volontiers à l'artiste et qui ne diminuent en rien l'effet d'ensemble:

- Le Capitaine Borel est curieusement revêtu de la vareuse (boutons couverts, col rouge en partie seulement) alors qu'en 1914, toute l'armée était partie pour se battre en tenue de sortie (tunique à deux rangées de boutons). En 1939 d'ailleurs aussi, la troupe quitta les places de mobilisation en tenue de sortie; ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines qu'on fit remettre des tenues d'exercice aux unités.

1) il sera officier EMG chez de Loÿs en 1915.

- L'adjudant sous-officier de Montmollin porte le drapeau en biais sur l'épaule comme cela était de coutume lors des marches, quand la troupe avait rompu le pas et suspendu l'arme à l'épaule. Or, les troupiers marchent au pas des clairons, l'arme portée sur l'épaule, bayonnette au canon, comme pour un défilé solennel.

Il est établi que M. René Droz, quand vivait pendulier à la rue du Seyon, à Neuchâtel, a servi de modèle pour le soldat marchant à la gauche du porte-drapeau.

Selon une tradition orale, le major Edmond Sunier, qui commandait le bataillon de carabiniers 2 en 1914, a servi de modèle à L'Eplattenier. Ce notable, devenu commandant de la brigade d'infanterie 4, instructeur d'arrondissement de la 2. division, président de la Commune de Colombier et premier président de la Société des Amis du Château de Colombier, avait en effet une stature majestueuse et une moustache conquérante. Il est possible que L'Eplattenier se soit inspiré de sa silhouette en peignant l'officier supérieur remontant la colonne d'infanterie au galop de son cheval.



Une pièce de la batterie de campagne 7 en mars 1941, près de Lignières, lors du tournage des scènes extérieures du film suisse "Gilberte de Courgenay".

7. A propos de l' "installation défensive"

Le régiment d'infanterie 8 s'installa d'abord en bordure de la Lucelle, face à l'Alsace allemande. Si les comptes-rendus de journalistes en visite à la troupe sont discrets quant aux lieux d'engagement, il n'est pas difficile de deviner qu'il y avait un poste à Moulin-Neuf (Neumühle) sur le territoire de Ederswiler, la seule commune germanophone de l'actuel Canton du Jura. C'est à cet endroit qu'en novembre 1944 - trente ans plus tard - l'escadron de dragons 6 du rédacteur de ces propos interna une cinquantaine de militaires allemands acculés à la frontière par des troupes de l'armée de Lattre, lors de l'offensive qui les conduisit en peu de jours de Montbéliard au Rhin.

En 1914, la troupe posa des sentinelles: celle qu'a campée L'Eplattenier, a la silhouette typique de l'époque (arme tenue à l'horizontale, appuyée sur la cartouchière droite). Jadis les factionnaires serraient de leur coude leur arme appuyée verticalement à l'épaule; de 1939 à 1945, les sentinelles "pouponnaient": l'arme était en biais devant la poitrine, les mains jointes sur la crosse de pistolet. Nos porteurs de fusil d'assaut le suspendent avec désinvolture à l'horizontale.

On voit travailler des sapeurs: peut-être sont-ce ceux du bataillon 2, dont une compagnie était neuchâteloise et qui resta en secteur pour achever les travaux de fortifications alors que l'infanterie rejoignait ses foyers. Une équipe de mitrailleurs se faufile dans un boyau: chef de pièce, porteur du trépied, porteur de la pièce, porteur de cacolet de munitions. Si la petite division de cavalerie disposait de 16 mitrailleuses introduites quinze ans auparavant, la 2. division (comme les autres divisions d'ailleurs) n'en avait que 12, en 1914, 4 dans chacune des 3 compagnies du groupe de mitrailleurs attelés de création récente, qui étaient dotées d'attelages à 4 chevaux tirant des véhicules articulés analogues aux caissons d'artillerie. En août 1914, la compagnie 1/2 du Capitaine Jules Borel stationnait à Soyhières, à portée du régiment d'infanterie 8.

Après avoir aménagé et occupé pendant un certain temps son secteur frontière, le service ayant été coupé par une visite à l'Exposition nationale de Berne (perturbée par la mobilisation générale comme celle de 1939 à Zürich) et par un congé général de quelque 8 jours, la 2. division participa à des

manoeuvres sur le Plateau. Elle regagna alors ses places de rassemblement de corps où elle fut licenciée à fin novembre pour être rappelée en service de février à juin 1915.

Le régiment 8 du service actif 1939 - 1945, mobilisé le 2 septembre 1939, ne fut licencié, lui, qu'au bout d'une année entière de service.

Remarques

Le visiteur attentif aura remarqué un petit anachronisme: nos robustes soldats du génie de 1914 portent un bonnet de police de modèle postérieur à cette année-là et qui ne fut fabriqué qu'en drap gris vert.

Un document prêté par une personne de Payerne permet de dire que, dans l'équipe de mineurs, l'homme au dos musclé de lutteur était un Jomini de cette localité.

La Sentinelle (▲), de L'Eplattenier, érigée en 1924 aux Rangiers, limite ouest du secteur de la 2. division d'août 1914.



Monsieur Fritz Kämpf, de Corcelles NE, a servi de modèle pour le monument taillé dans un bloc erratique pris dans la forêt du Cudret (proche de Corcelles).

8. Les bustes placés dans la Salle des Chevaliers

Trois bustes d'officiers généraux, sans coiffure, ont été placés contre la paroi Est (façade), en dessous de la frise "Cavalerie". Voici quelques informations les concernant :

Le premier des bustes, qui ait pris place dans la Salle des Chevaliers, est celui du divisionnaire Treytorrens de Loÿs que l'on a déjà décrit dans ce texte. Signé L. Berger, daté de 1915, il a été offert par les officiers de la brigade d'infanterie 6 (SO/BS/AG/BE) en 1916 pour être placé au mess de Colombier. De Loÿs avait adopté très vite la tenue gris-vert (introduite en 1915), parfois même avec un col rabattu (qui ne fut officiel, sauf pour les cyclistes, qu'en 1942 !).

Le buste le représente avec le col droit orné de parements à feuillage de laurier, sans étoile, ce qui fut réglementaire pour les divisionnaires jusque vers 1942. Le baudrier fut de bon ton, mais non réglementaire jusqu'en 1940.



Le buste de Jules Borel (1884 - 1963), qui commanda le 1. corps d'armée de 1941 à 1949, a été modelé après son décès par Paulo Röthlisberger (né en 1892), peintre et sculpteur à Neuchâtel, qui était lieutenant au groupe d'artillerie de campagne 5 en 1914. Le buste a été offert par des officiers de l'état-major du 1. corps d'armée ayant servi sous Borel. Il a été inauguré le 25 septembre 1964. Borel est représenté en tunique de commandant de corps d'avant 1949: col droit, feuillage de laurier, avec 2 étoiles.



Paulo Röthlisberger est aussi l'auteur du buste de Claude DuPasquier (1886 - 1953), déposé à Colombier par sa famille après son décès.

DuPasquier avait été juge cantonal et professeur de droit à l'Université de Neuchâtel avant de devenir militaire de carrière en prenant, en 1941, le commandement de la 2. division avec le grade correspondant. Il quitta ses fonctions en 1945 pour raisons de santé mais représenta encore la Confédération en 1949 lors de la Conférence de Genève, où furent adoptées diverses conventions sur le droit de la guerre. Le buste date de 1937; DuPasquier était alors commandant de la brigade d'infanterie 4 (rgt 8 NE et 9 BE francophone). Il était donc colonel: col droit avec bordure brodée et 3 étoiles.



9. Le modèle de casque proposé par L'Eplattenier

Pendant que L'Eplattenier faisait d'innombrables esquisses de soldats en kèpi (ou en "shako" de cavalerie), le Département militaire fédéral ouvrit un concours pour un casque d'acier. Voici le modèle conçu par L'Eplattenier. Pour lui, la coiffure militaire ne devait pas simplement protéger la tête du soldat, il fallait aussi qu'elle soit décorative. L'Eplattenier gagna le premier prix... mais son modèle ne fut pas adopté ! Les troupes mobilisées lors de la Grève générale de 1918 furent les premières à recevoir, à titre éphémère, le casque que l'ensemble de l'armée porta ensuite dès 1925 pour environ 50 ans, avant de le céder à la protection civile.



Portrait
du premier-lieutenant
Jules Fallet,
architecte au Locle,
coiffé du casque primé.

